

Marc Angenot

Chaire James-McGill d'étude du discours social, McGill University. — Chaire Perelman de philosophie du droit, théorie de l'argumentation et histoire des idées à l'Université Libre de Bruxelles 2011-12

L'historien en robe de procureur : la notion de responsabilité morale/juridique chez les historiens

Pour les Mélanges Guy Haarscher, *Qu'est-ce que la philosophie du droit ? Liber amicorum Guy Haarscher*. Bruxelles, 2011.

Le droit et l'historiographie partagent des paradigmes fondamentaux, celui de la recherche de la vérité sur des faits du passé, celui de l'enquête, de la présentation de pièces à conviction, du témoignage et de son évaluation (selon la sorte de jurisprudence qu'on nomme «critique historique»), celui des «preuves» enfin, – mais il est aussi généralement admis que «les principes juridiques ne peuvent pas être transférés tels quels dans la recherche historique», que les exigences en matière de preuve notamment n'y sont pas de même nature et que l'historien n'est pas censé, au bout de sa reconstitution des faits, si «incriminants» soient-ils, passer jugement ni formuler un réquisitoire (ou un plaidoyer d'acquittement) contre les hommes du passé, leurs convictions et leurs agissements.²

«Rappelons, expose Stéphane Courtois, historien connu pour la part qu'il a prise au débat sur les «crimes du communisme», que les deux premières phases de l'opération historiographique et de l'action judiciaire sont communes: la recherche de la preuve documentaire et l'explication-compréhension des faits. Elles divergent ensuite. D'une part, l'historien est appelé, dans une phase de «représentation», à établir un récit scientifique et donc modifiable au gré de l'accumulation des nouvelles connaissances; le juge, à l'inverse, est amené à prononcer un jugement qui est juridiquement définitif. D'autre part, la définition par l'historien des crimes du communisme à travers les catégories juridiques, définies ici par le tribunal de Nuremberg, n'a pas pour fonction de «formuler un jugement et un verdict», mais de caractériser aussi précisément que possible des actes criminels.»¹ Si l'historien n'est ni un procureur ni un juge, il entre toutefois parfaitement dans son rôle et dans son «devoir d'état», selon Stéphane Courtois, d'appliquer des catégories juridiques – celles notamment de responsabilité criminelle, et en ce qui touche à l'histoire des idées, d'incitation, de complicité avant et après le fait, – aux actes du passé et de juger, non dans le sens précis de ce verbe, le sens I des dictionnaires, celui de dire le droit en qualité de juge, mais, au-delà de la description factuelle, au sens d'émettre une opinion évaluative, de «décider du mérite» des actes et des acteurs du passé, de blâmer ou d'approuver en ayant recours à des catégories *empruntées* au droit non moins qu'à l'éthique, – les catégories du droit permettant une rigueur technique dans le «jugement» et une comparaison jurisprudentielle. D'autres historiens au contraire, – sans surprise, ce sont dans le présent contexte des adversaires politiques de cette histoire libérale des «crimes du communisme» – soutiennent que des catégories juridiques ne sauraient s'appliquer à des événements historiques, que l'historien en robe de procureur abuse en quelque sorte de sa position. La question de cet essai est de savoir s'il revient à l'historien de faire comprendre ou bien de condamner, si en revêtant la robe de procureur il ne se trompe pas de rôle. C'est à cette controverse complexe, portant sur un enjeu problématique et méthodologique fondamental, que je consacrerai ces quelques pages.

² Peeters, Paul. «Les aphorismes du droit dans la critique historique», *Académie royale de Belgique. Bulletin de la Classe des Lettres et des Sciences Morales et Politiques*, 5e série, tome 1946, 81-116. + «Les aphorismes du droit dans la critique historique», 5e série, tome 1946, erratum, 279. Commenté par Carlo Ginzburg, *Un seul témoin*, Paris: Bayard, 2007. 29.

¹ *Du passé faisons table rase*, Stéphanie Courtois et al., 238.

Une motivation répandue : le travail de l'historien inspiré par un *compte à régler*

Les historiens des idées – ce sont ceux auxquels je vais me rapporter principalement dans les pages qui suivent – sont des chercheurs dont les travaux souvent relèvent à la fois de la raison de vivre et du compte à régler. Ne serait-ce que par leurs choix d'objet : Pré-fascisme apparu d'abord en France, Illusions du progrès, Pouvoir psychiatrique et idées savantes servant à contrôler les corps et à *normer* les humains, Origines gnostiques russes du léninisme: il est facile au lecteur de rajouter *des noms* à cette brève énumération... Aux intellectuels qui règlent des comptes s'applique souvent la parabole de la paille et la poutre, sans nul doute. Mais s'ils aident à voir la paille dans l'idéologie ou la pseudo-science qu'ils objectivent, généalogisent, périodisent et détestent, on peut toutefois faire une certaine confiance à leur hostile perspicacité.

D'autres «vocations» d'historien des idées ne semblent pas moins éloignées, dans leurs motivations premières, de la sérénité recommandée au savant. C'est le cas de ces historiens qui ont eu des comptes à régler avec «les leurs» et avec eux-mêmes, – le cas notamment des historiens allemands face au nazisme, voués à une pénible volonté de retracer la «généalogie» du mal, indissociable d'une large mesure de honte collective, stoïque et sublimée si on veut.

L'histoire des idées forme ainsi un genre hybride qui combine l'appareil du savoir, – historicisation, typologies, conceptualisations, opérant sur le produit de vastes enquêtes archivistiques, – mais qui comporte, non moins visiblement dans la plupart des cas, une intention polémique jointe à un engagement personnel, à une présence d'un sujet qui juge et interpelle ses contemporains *par passé interposé*. L'historien des idées avoue même parfois partir de ce qui, dans l'actualité et dans son «vécu», stimule et oriente son travail de réinterprétation du passé. Nul n'a exprimé ceci plus clairement que François Furet au départ de son étude de l'historiographie de la Révolution française au 19^e siècle, – étude qu'il avouait indissociable de sa répudiation du totalitarisme soviétique: «Aujourd'hui, le Goulag conduit à repenser la Terreur [de 1793] en vertu d'une identité dans le projet».³

L'imputation de responsabilité quasi-pénale de certaines idées tirée de leur application

Les grands historiens des idées au 20^e siècle partent tous de l'horreur, d'un fait historique horrible, à priori inexplicable dans son horreur et son inhumanité mêmes – les Guerres mondiales, la Terreur stalinienne, le Goulag, la Shoah ... – pour se demander quelles idées les «portaient en germe», quelles idées et quels propagateurs d'idées ont joué un rôle d'incitateur et d'instigateur – de justificateur, d'approbateur – des grands crimes du 20^e siècle. Ils se mettent en devoir de pourchasser *en amont* la genèse de l'Idée, avec les risques de moralisation anachronique *ex post facto* et d'imputation abusive de complicités avant le fait que cette démarche comporte. C'est bien en effet la catégorie, floue et pas toujours explicite, de complicité qui guide leurs analyses du rôle des idées dans l'histoire. L'horreur, somme toute, était-elle prévisible en déchiffrant seulement les «idéaux» qui ont motivé leurs perpétrateurs? «Can it ever be anticipated that the pursuit of attractive ideals or ends will lead to mass murder and widespread suffering?», demande, peut-être «naïvement», un historien américain.⁴ C'est ici néanmoins que viennent s'inscrire les grandes problématiques qui sont au cœur de l'histoire des idées, problématiques toujours actuelles autant que classiques, toujours contestées aussi, controversées, celles des «Origines intellectuelles» des grands événements de l'histoire moderne: Origines de la Révolution française, de la Révolution bolchevique, du totalitarisme, du nazisme, de l'antisémitisme génocidaire, du fascisme italien (et/ou du fascisme générique)... Il y a chez beaucoup d'historiens un soupçon moral au départ de leurs entreprises : que certaines idées de jadis, pas seulement les idées expressément haineuses mais d'autres idées, programmes, doctrines avec leur apparence fallacieuse d'innocence et de bienveillance humanitaire, étaient intrinsèquement dangereuses et que leur nocivité – indissociable d'un certain degré d'absurdité et d'irréalisme – aurait dû être perceptible «en germe» bien avant que quelqu'un se soit avisé de leur trouver une «application».

³ François Furet, *Penser la Révolution française*. Gallimard, 1978. 26.

⁴ Hollander, Paul. *The End of Commitment. Intellectuals, Revolutionaries, and Political Morality*. Chicago: Dee, 2006, 4.

Contre la vieille thèse ou le vieux sophisme appliqué par les historiens progressistes d'abord à la Révolution de 1789, celle des «Circonstances imprévisibles» qui font déraiper et pervertissent regrettamment des idées qui étaient *en soi* généreuses et excellentes et que l'on veut préserver de toute remise en question, – thèse qui a servi tout au long du 19^e siècle pour exonérer les Idées jacobines, inspirées par les Lumières, des crimes révolutionnaires et de la Terreur de 1793, – l'historien actuel, devenu suspicieux, tend à soumettre à l'examen les idées mêmes qui animaient les acteurs historiques et, dans la foulée, les «grands penseurs» qui les leur ont inspirés. C'est la thèse et la démarche de François Furet face à la Terreur révolutionnaire: ce n'est pas le malheur des circonstances ni l'agression extérieure qui fait 1793, c'est la «fausseté des idées» des jacobins qui est à la source première de la Terreur.

Il découle toutefois de ce genre de questionnement une démarche ou une dérive méthodologiquement risquées de la part de l'historien des idées, – en fait, elle est bien attesté et il ne s'en prive pas, n'ayant souvent entrepris son travail que pour aboutir à cette sorte de mise en accusation, – le passage de la démonstration plus ou moins convaincante de l'influence, plus ou moins médiée, exercée par des idées sur des actions et des agissements ultérieurs répréhensibles qui s'en sont *réclamé* à l'imputation de «responsabilité» de ces idées et à la culpabilité morale ou quasi-juridique de ceux qui les ont entretenues et propagées – et ce généralement, bien avant le passage à l'acte, et quels que soient les «facteurs matériels» ultérieurs et les conjonctures qui ont rendu ledit passage possible. Or, en poursuivant cette démarche, l'historien choisit subrepticement, au bout d'analyses descriptives, de fonctionner dans une logique *juridique*, une logique de procureur lequel accuse par exemple un individu d'«imprudence criminelle» en écartant les facteurs aveugles et mécaniques qui ont fait de l'imprudence alléguée un «crime» par ses conséquences concrètes.

Une question «préjudicielle» s'impose à la réflexion avant de poursuivre: peut-il y avoir une qualification juridique ou morale des idées? Apparemment oui en droit: que des idées, du moins des idées exprimées et propagées, puissent être répréhensible en elles-mêmes, que de «simples discours» tombent sous le coup de la loi, il n'est que de se reporter au Code pénal qui établit, à côté des délits de «diffamation» et de «propagande haineuse», les délits d'«apologie d'actes qualifiés crime», d'«instigation» et d'«incitation» criminelles, – ce qui, diront certains caractères atrabilaires, pourrait étendre les foudres de la loi sur à peu près toutes les idéologies extrêmes de droite comme de gauche des deux siècles modernes.

En termes de morale courante, on rencontre une aporie. Y a-t-il une éthique concevable des croyances, des convictions et des argumentations? Est-il *mal* de croire à la Conspiration des Sages de Sion, à la Supériorité de la race aryenne — ou aux Lois de l'histoire et aux Lendemain qui chantent? Y a-t-il des convictions criminelles et des formes de raisonnement moralement coupables? La question n'est guère posée et elle est souvent écartée du revers de la main. Elle ouvre sur trop de *difficultés*. Si elle est posée, elle ne l'est que face aux idéologies que j'ai des raisons avec tout le monde de détester d'avance. Des raisonnements stupides, cela se conçoit, mais des «convictions scélérates», ce serait comme des «idées vertes»: une impossibilité sémantique. Seulement, ce rejet conduit droit à une aporie: comment des raisonnements et des conceptions qui seraient innocents par essence, ou par essence en dehors du bien et du mal, serviraient-ils à justifier à tout coup des actes inhumains? Comment des croyances qui rendent innocents et même recommandables des actes inhumains ne seraient-elles pas coupables en elles-mêmes? Massacrer les Arméniens, les Juifs, les Gitans, les Koulaks est mal, mais les raisonnements qui ont conduit à montrer ces massacres comme nécessaires, héroïques et vertueux seraient, eux, hors du bien et du mal. Ils seraient tout au plus bien ou mal fondés — et encore, ils ne pourraient être jugés mal fondés que d'une logique différente de celle qui les recommande comme excellents. Si pour un individu (et pour sa famille idéologique) ses actes sont pleinement justifiés par ses convictions et que je juge ces actes monstrueux, comment ne pas le juger coupable d'entretenir de telles convictions? Car nous blâmons l'ultra-nationaliste serbe, l'antisémite, le stalinien, le Khmer rouge et l'islamo-fasciste pour des actes qui, de leur point de vue, ne furent et ne seront nullement blâmables puisque leur logique et leur «conscience» les conseillent et les approuvent, les exaltent même.

Origines du fascisme et du nazisme dans des Idées

On constate une tendance marquée de l'historiographie contemporaine: celle de mettre de l'avant, beaucoup plus que jadis, le rôle des idées et leur «responsabilité» dans les crimes totalitaires du siècle passé et notamment, à l'encontre de la tradition historique en ce domaine, dans les mouvements et les régimes fascistes. L'étude du fascisme italien a été longtemps retardée par le préjugé des historiens antifascistes pour qui le fascisme «n'avait pas d'idéologie», ou trop sommaire et absurde pour mériter d'être étudiée; le fascisme, c'était des bandes de voyous au service du Grand capital, bandes dont les discours démagogiques étaient sans intérêt. Emilio Gentile fut le premier à prendre cette idéologie au sérieux et à chercher à en retracer les origines en publiant en 1975 *Le origini dell' ideologia fascista*.⁵ Tous les historiens récents du et des fascismes soulignent la *prééminence* des idées dans la genèse et l'attrait exercé par les mouvements totalitaires: «Ideas and beliefs were primary ingredients in the process that brought fascism into being».⁶ Si le fascisme à ses débuts n'a pas la complexité du marxisme-léninisme, le matériau où il va puiser, — critique contre-révolutionnaire, social-darwinisme, nationalisme intégral, corporatisme, — est abondant et divers et remonte haut dans le 19e siècle. Le fascisme, bricolage syncrétique mué en système totalitaire, a conçu «une authentique idéologie et un projet cohérent de formatage des individus et de la société», une idéologie qui se présentait comme une troisième voie entre le libéralisme démocratique, impuissant et déconsidéré et le socialisme, antipatriotique.⁷ Même si en pratique, dans son développement concret, le fascisme italien fut un «totalitarisme imparfait», au cœur de l'idéologie s'énonçait un «idéal» totalitaire, une rationalisation de l'État total auquel devait être subordonnée toute la vie publique et privée. Le fascisme est une idéologie inséparable d'une mise en place de cultes et de liturgies, le *Culto del Littorio*, dont un des thèmes récurrents du reste était qu'elle n'était surtout «pas un dogme» figé, mais une «foi» active, qu'elle devait toujours aller de l'avant, s'adapter à la «Vie» etc.⁸

Le fascisme (lequel inclut le nazisme dans la définition générique qu'en donne Roger Griffin et autres historiens anglophones) présente une idéologie propre qui le définit et celle-ci a joué un grand rôle dans son succès trans-classes.⁹ C'est de cette idéologie et de son «noyau mythique» (*mythical core*) que découlent les traits bien connus des fascismes, culte du chef, corporatisme, étatisme et statolâtrie, surenchère expansionniste, esthétisation du politique, militarisation de la vie sociale en temps de paix, enrôlement de la jeunesse, climat de bouleversement permanent et impulsion de vastes projets successifs. On peut supposer que s'en déduit aussi la fuite en avant militariste et belliciste, la guerre étant une recette infaillible de «régénérescence nationale»! Ce qui distingue les fascismes de dictatures «ordinaires», c'est précisément ce rôle déterminant de l'idéologie et cet attrait exercé. L'analyse en termes de politique ou d'économie seuls ne suffit pas à en révéler la nature.¹⁰

⁵ Gentile, Emilio. *Le origini dell' ideologia fascista (1918-1925)*. Roma, Bari: Laterza, 1975. ♦ *The Origins of Fascist Ideology 1918-1925*. New York: Enigma Books, 2005.

⁶ Tholfsen, *Ideology...*, 105.

⁷ P. Milza, in *20^e siècle*, # 100: 2008.

⁸ Voir notam.: Zunino, Pier Giorgio. *L'ideologia del fascismo. Mito, credenze e valori nella stabilizzazione del regime*. Bologna: Il Mulino, 1985.

⁹ Gentile, *Qu'est-ce que le fascisme? Histoire et interprétation*. Paris: Gallimard, 2004.

¹⁰ La définition du fascisme générique autour de laquelle est censé s'être établi de nos jours un certain «consensus» dans le monde anglo-saxon est celle de l'historien britannique Roger Griffin, leader de la *Fascist Studies School*. Elle prétend extraire un «noyau» mythique constant en scotomisant à des fins heuristiques les variables revendications «nationales» et variables rationalisations scientistes et historicistes qui l'enrobent: *Fascism is a genus of political ideology whose mythic core ... is a palingenetic form of populist ultra-nationalism*. Griffin, Roger et Matthew Feldman, dir. *Fascism: Critical Concepts in Political Science*. London: Routledge, 2004, I 272. Définition complète dans: *The Nature of Fascism*. London: Routledge, 1993, 44.

Il en va de même pour les historiens du nazisme avec l'importance grandissante qu'ils accordent à l'idéologie et à la singularité scélérate de celle-ci. James Rhodes étudie *The Hitler Movement* comme *A Modern Millenarian Revolution*.¹¹ «In the tradition of Eric Voegelin and Norman Cohn, écrit-il, I think that the National Socialist ideology should be seen as a more or less coherent millenarian and gnostic world view that must be taken seriously if the Nazis are to be understood. the Nazis believed that their reality was dominated by fiendish powers and they experienced revelations or acquired pseudo-scientific knowledge about their historical situation that made them want to fight a modern battle of Armageddon for a worldly New Jerusalem.»¹² Rhodes fait du millénarisme, fondé sur un sentiment de «catastrophe ontologique», la motivation essentielle des nazis et l'explication fondamentale de la criminalité croissante de ceux-ci, écartant les causes traditionnellement mise de l'avant qu'il juge contingentes et réductrices – crise économique etc., – et soulignant qu'il importe de considérer centralement la conception que les nazis eux mêmes avaient du sens de leur action: «In all its manifestations and especially in the NS case, millenialism appears to begin with an experience of confusion and a strong fear of annihilation which can be called the “disaster syndrome”».¹³ «This study ... concludes that the millenialism hypothesis gives the best answer to the perplexing questions about this specific group of revolutionaries. ... By stressing the primacy of apocalyptic motives in the National Socialists, it does not deny the existence or significance of ideological, economic, psychological and other passions».

Le cas apparemment complémentaire mais bien plus controversé des marxismes et des marxistes

La publication en 1997 du *Livre noir du communisme*¹⁴ a réactivé en France une polémique de longue durée sur le bilan négatif du communisme au 20^e siècle, en un sursaut tardif mais exceptionnellement violent qui a mobilisé toute la presse et tous les essayistes en vue et qui n'est pas près d'être apaisé. *Un pavé dans l'histoire* de Pierre Rigoulot et Ilios Yannakakis¹⁵ (1998) rend compte des premiers mois français de cette polémique autour de la «mémoire du communisme» – en se plaçant du point de vue accusateur des collaborateurs de l'ouvrage – tandis qu'un peu plus tard l'ouvrage collectif *Du passé faisons table rase*¹⁶ a fait connaître la réception contrastée des traductions de ce livre dans tous les pays d'Europe, très favorable à l'Est, réticente à l'Ouest, – la France intellectuelle faisant comme toujours exception et contraste avec la réception favorable du livre dans les pays qui ont connu le «socialisme réel», en dépit de réticences là-bas aussi d'une arrière-garde d'*aparatchiki* recyclés qui ne tiennent pas à ce qu'on «remue la boue» du passé.

Il n'est pas vrai comme on le lit parfois que les collaborateurs de ce livre-événement aient réclamé «un Nuremberg du communisme» – lequel serait impraticable, les régimes communistes n'ayant pas été vaincus militairement, et politiquement inopportun (en dépit de quelques procès de responsables de la répression en Tchéquie par exemple). Mais ils ont certainement affirmé hautement que la tâche de l'historien du communisme, à l'égal de celle reconnue sans difficulté à l'historien du nazisme ou du fascisme (ce rapprochement incident seul a fait pousser les hauts cris), est de ne pas se borner à décrire, à dénombrer, à expliquer et situer dans le temps de l'histoire mais, quand il le faut, à *mettre en accusation*. À tout le moins dans le discours historien et non dans l'ordre juridique, *mettre en accusation* les crimes commis jadis, leurs auteurs, leurs instigateurs et commanditaires. L'enjeu central est non de mettre en doute les «crimes» – en dépit de polémiques sur leur étendue et leur *chiffrage* – mais de déterminer à l'égard de ces crimes la

¹¹ Stanford CA: Hoover Institution Press, 1980.

¹² I et 18.

¹³ 19.

¹⁴ Stéph. Courtois, N. Werth, J. L. Panné, A. Paczkowski, K. Bartosek, J. L. Margolin, *Le livre noir du communisme. Crimes, terreur, répression*. Paris: Laffont, 1997.

¹⁵ Paris: Laffont 1998.

¹⁶ St. Courtois, dir. Sous titré *Histoire et mémoire du communisme*. Paris: Laffont, 2002. Rééd. Pocket, 2009.

responsabilité de l'idéologie – et par voie de conséquence plus ou moins clairement tirée la responsabilité de ceux qui, en Occident, ont «confessé» cette idéologie et ont milité pour elle tout en étant restés, par la force des choses et le hasard de la naissance, étrangers à l'«application» qu'en fit le Socialisme réel.

Le communisme est-il criminel ? La question peut sembler oiseuse, un rien provocatrice. Et les millions de morts consécutifs à la révolution soviétique ? Et le massacre des marins de Cronstadt par Trotski en 1921 ? Et la famine organisée pour réduire la résistance d'une grande partie des Ukrainiens à la soviétisation en 1932-1933 ? (etc., etc.) Comment donc oser mettre en doute cette criminalité ? À vrai dire, qu'une effroyable hécatombe humaine soit liée à l'histoire du communisme n'est plus en cause mais la nature du lien entre le communisme et cette hécatombe: le communisme en est-il responsable ? (...) Reste à savoir quelle place assigner à ces «crimes horribles, massifs et systématiques». Dans l'optique du *Livre noir*, le communisme en est comptable. Dans celle de ses détracteurs, le communisme est certes souillé de sang, mais à son corps défendant.¹⁷

L'enjeu du débat est bien résumé. Est-ce qu'un régime fondé sur une idéologie déterminée doit être jugé à ses œuvres et son idéologie avec lui *ipso facto* ; est-ce que les résultats, toujours affreusement semblables, des régimes *idéocratiques* jugent les convictions des acteurs et mettent en cause l'«idéal» des partisans ? Le problème de l'interface ambigu historico-éthico-juridique n'est pas celui de certaines idées de jadis qui appelaient, littéralement et sans effort herméneutique, à la répression, à la haine de l'Autre, à la persécution, il n'est pas celui des doctrines expressément racistes, antisémites, génocidaires et du blâme qui est unanimement porté sur elles. Qu'on le regrette ou non (on peut y voir une vaine invite à méditer confusément sur les bonnes intentions dont l'enfer du 20^e siècle a été pavé débouchant mollement sur une invocation du *principe de précaution* au vu des entraînements irréfléchis de naguère), la question du mal politique et idéologique est au cœur de l'histoire des idées modernes, sous la forme spécifique de *la mutation du bien en mal*, des bons en scélérats, de l'idée généreuse en légitimation de l'inhumain, du «retournement de l'humaniste en fanatique, du persécuté en policier», retournement qui est au cœur de la réflexion d'un Régis Debray – lequel n'offre cependant pas une explication bien claire du caractère fatal de ce retournement ni ne propose des conclusions *pratiques* à tirer du constat.¹⁸

Je partirai de ce que pose Aleksandr Soljenitsyne au début de *L'Archipel du Goulag*¹⁹ : «C'est l'idéologie qui a valu au 20^e siècle d'expérimenter la scélérateuse à l'échelle de millions». Lénine et le bolchevisme sont en cause sans doute, mais l'accusation de Soljenitsyne est plus englobante. Le romancier russe raisonne à partir d'un contraste: les scélérats de Shakespeare se satisfont d'une demi-douzaine de cadavres, – pour en accumuler des millions, il faut une autre forme de cruauté et d'inhumanité et c'est cette chose moderne, inconnue du dramaturge anglais et impensable en son siècle, que l'écrivain russe désigne sous le nom d'«Idéologie». La question posée est celle du *changement d'échelle* de l'inhumain au 20^e siècle, changement issu de la rencontre de moyens techniques et de délires eschatologiques déguisés en doctrines «scientifiques». Toutes les idéologies totales du siècle, de gauche et de droite, ont abouti à créer des «vies inutiles», elles ont légitimé le meurtre de misérables par milliers et millions, elles ont conçu et justifié la terreur de masse, elles ont pratiqué avec conviction les décimations de populations entières. La question épineuse qui s'ensuit dans ce paradigme de *la mutation du bien en mal*, et sur laquelle il y a une bibliothèque toujours grossissante de reconstitutions divergentes des données, des enchaînements, et d'argumentations contradictoires est celle de la «responsabilité» des idées révolutionnaires, celle des utopies socialistes et égalitaires issues des Lumières, celle de Marx, ou des marxismes qui auraient «trahi» sa pensée, ou de Lénine et des seuls Bolcheviks dans la Tragédie soviétique.²⁰ L'idéologie raciste des nazis conduit à Auschwitz, ceci est atroce mais *logique*, – mais

¹⁷ Pavé dans l'histoire, 13-14.

¹⁸ Critique de la raison... , 361.

¹⁹ I, 132.

²⁰ Malia, Martin. *The Soviet Tragedy. A History of Socialism in Russia*. New York: Free Press; Toronto: Maxwell Macmillan, 1994.

qu'est-ce qui, en termes d'idées, conduisait à la terreur bolchevique, au Goulag, aux exterminations staliniennes, aux massacres répétés et à grande échelle de pauvres hères mués en opposants?

Métamorphose inopinée?

Le philosophe catholique Waldemar Gurian dans les années 1930, anti-communiste il va sans dire, parlait encore de la «métamorphose» d'une idée intrinsèquement bonne, celle du socialisme, en un régime atroce: «la doctrine s'est transformée en devenant, au lieu d'utopie d'avenir, justification du terrorisme et de la privation de tout droit de l'individu en face de l'État de parti.»²¹ Mais cette «métamorphose» inopinée restait, comme telle, inexplicable. La question peut paraître naïve mais elle est revenue de nos jours. «Pourquoi le communisme moderne, apparu en 1917, s'est-il presque immédiatement érigé en dictature sanglante puis en régime criminel?»²² À cette bonne question sans réponse, il est évidemment possible pour des penseurs de droite d'émettre au contraire l'hypothèse d'une consécution logique ou d'un «potentiel» malfaisant bien détectable dans les projets initiaux et les idées – et peut-être en élargissant dans toute la modernité politique séculière. À la tête de l'État soviétique se trouvait un groupe d'«idéocrates» animés par une doctrine spécifique et un projet qui a causé d'immenses malheurs: il semble de bonne méthode de sonder cette doctrine et de questionner son caractère, ostentatoire mais peut-être trompeur, «d'utopie d'avenir» vouée au bonheur de l'humanité.

La capacité et la volonté de contrôle «total» de la société par l'État-parti bolchevik, l'intensité de la terreur et de la répression ont beaucoup varié de Lénine à Staline, à Brejnev, à Gorbatchev et c'est ce qui rend l'application sur toute la durée 1917-1991 du concept controversé de «totalitarisme» discutable. Mais le fait que la *raison d'être* de l'État soviétique était de réaliser à tout prix un projet déterminé de transformation de la société, un projet fondé sur des «idées», est inhérent à son histoire de 1917 à 1991. Le terme d'«idéocratie» avancé par Martin Malia prend son sens ici. Partout où s'est établi un régime communiste, les mêmes théories ont débouché sur les mêmes sortes de liquidations, déportations, massacres, oppression policière et terreur. Quelle «responsabilité», demandent certains historiens de droite, porte Karl Marx dans le caractère sanglant et répressif de tous ces régimes sur tous les continents qui se sont réclamés de lui? Jusqu'à quel point les résultats «imprévus» d'un projet supposé émancipateur ne sont-ils pas sans quelque rapport avec certains éléments de cette pensée? «Is original Marxism to any degree accountable for the despotic character of the Marxist-Leninist party regimes in the various parts of today's world?»²³

Comme telle, ce genre de question directe, bipolaire et simpliste (et la réponse «virtuelle» qu'elle comporte) sont évidemment sophistiqués. Plusieurs objections du moins viennent à l'esprit. L'idéologie dite marxiste était hégémonique et officielle en URSS, mais les institutions, les valeurs sociales étaient-elles cependant «inspirées» par quoi que ce soit venu de Marx – sinon au sens le plus superficiel? La source principale du despotisme soviétique est-elle au reste russe ou marxiste – ou issue de la convergence fatale des deux (version d'Alain Besançon)? Le prétendu marxisme soviétique est-il quelque chose comme la «rencontre inattendue» entre une doctrine rationnelle occidentale et une mentalité irrationnelle russe? C'est ce que semble dire un historien russe, Michel Heller, dans *La machine et les rouages, la formation de l'Homme soviétique*²⁴ en faisant état de «l'incroyable réceptivité des Soviétiques à l'irrationnel dès lors qu'il revêt une apparence scientifique». Par ailleurs comment affirmer à la fois la toute-puissance néfaste de l'idée marxiste-léniniste en URSS et la thèse – qui est celle de Leszek Kolakowski et de tous autres historiens aujourd'hui – selon laquelle

²¹ Gurian, Waldemar. *Der Bolschewismus: Einführung in Geschichte und Lehre*. Freiburg iB: Herder, 1931. ♦♦ *Bolshevism: An Introduction to Soviet Communism*. Notre Dame IN: Notre Dame UP, 1952. ♦♦ *Le bolchevisme. Introduction historique et doctrinale*. Paris: Beauchesne, 1933, 229.

²² St. Courtois in *Livre noir du communisme*, 853.

²³ Linden, *Soviet...*, 1.

²⁴ Paris: Calmann-Lévy, 1985. ∞ Rééd. en format poche. Paris: Gallimard, 1994, 73.

plus personne, du moins après Krouchtchev, que ce soit dans les masses ou dans l'Appareil, n'y croyait encore («By the end no one believed any longer that Marxism-Leninism could be used to mobilize the population»²⁵.)

Il y a une réplique à ces premières objections toutefois. Une distinction s'impose. Les bureaucrates soviétiques n'avaient pas à «croire» à la part de verbalisme humanitaire du prétendu «marxisme», à la «société sans classe» ou à la «dictature du prolétariat», — mais il paraît évident qu'ils ont pourtant *cru* à quelque chose, de Lénine à Gorbatchev inclusivement, ils ont persisté à croire, en dépit de démentis perpétuels, à ce qui était au cœur idéologique de l'idéocratie: à la supériorité, non pas morale *mais productiviste*, du mode de production collectiviste, fondé sur l'abolition de la propriété privée des moyens de production et d'échange et sur l'économie dirigée. C'est quand le doute quant à sa praticabilité et son efficacité s'est mis à saper, dans les classes de l'Appareil même, ce dogme-raison d'être, constitutif de l'URSS, que le système a vraiment vacillé.

Le questionnement sur le «rôle» de Marx et du marxisme (ce qui fait deux) est encore, en bonne partie, à l'étape de la confusion des problèmes. Le topos de Marx-se-retournant-dans-sa-tombe est un lieu commun des chercheurs libéraux qui tout en condamnant les «applications» veulent épargner l'auteur du *Capital*: «Karl Marx would have found very little in the political culture and political institutions of Cuba, China or Russia that he could identify as Marxist», etc. etc.²⁶ Sans nul doute! Seul Leszek Kołakowski, le grand historien polonais du marxisme, s'efforce de poser la question dans des termes susceptible d'une réponse qui ne soit pas de pure confusion sophistique de la chronologie, de la durée et des niveaux. Le système stalinien a-t-il sa source chez Marx ou dans quelque aspect de sa pensée *ou bien* trouve-t-on au contraire chez Marx (et on le trouve aisément) la répudiation anticipée du stalinisme, du totalitarisme ? Marx se serait-il «retourné dans sa tombe» etc.? Autant de formulations qui sont sans intérêt parce que sans réponse possible. Pour Leszek Kołakowski la seule question bien formée est la suivante qui porte sur l'*applicabilité* – et il avance sa propre réponse: «Was every attempt to implement all basic values of Marxian socialism likely to generate a political organization that would bear marks unmistakably analogous to Stalinism? I will argue for the affirmative answer».²⁷

Le procès des utopies

Le 1er janvier de l'an 1800, Robert Owen ouvrait à New Lanark en Écosse une manufacture «humanitaire» où le vil argent allait être remplacé par des *Labour Notes*, des bons du travail.²⁸ Le 25 décembre 1991, Mikhaïl Gorbatchev entérinait la dissolution de l'URSS. Entre ces deux dates, entre cette nouvelle année et ce jour de Noël, deux siècles de Grandes espérances ont mobilisé des foules immenses sur les cinq continents. Elles ont animé un foisonnement de réflexions philosophiques et d'idéologies de masse autour d'*idées* apparues au Siècle des Lumières, au premier chef celle de *progrès* et celle de *révolution*, et autour d'un projet ou d'une promesse *utopiques*. — Une vaste question découle du télescopage narratif que je viens d'esquisser. Cette question à son tour ne cesse de venir hanter la réflexion contemporaine. Ces Grandes espérances, demande-t-on, par leur caractère *utopique* justement, par leur promesse de «changement à vue» et de remède global à portée de main à tous les maux sociaux, par le déterminisme historique qui les étayait depuis les temps lointains des Saint-Simon, Fourier, Leroux, Colins et autres socialistes romantiques, par l'esprit de croyance aveugle et dénégatrice qu'elles ont inspiré, n'ont-elles pas à l'évidence joué un rôle, un rôle décisif et néfaste,

²⁵ Roberts, David D. *The Totalitarian Experiment in 20th Century Europe: Understanding The Poverty of Great Politics*. New York, London : Routledge, 2006, 268.

²⁶ Gregor, Anthony James. *The Fascist Persuasion in Radical Politics*. Princeton NJ: Princeton UP, 1974, 395.

²⁷ Je le cite dans un essai, «Marxist Roots of Stalinism», In Tucker, Robert C. & Wl. Brus. *Stalinism: Essays in Historical Interpretation*. New York: Norton, 1977. Rpt. 1999, 283-

²⁸ Libellés «*One Hour*» et ses multiples, – une heure de travail quelconque valant n'importe quelle autre. Voir : Owen, Robert. *Courte exposition d'un système social rationnel*. Paris: Marc-Aurel, [1848]. + *Dialogue entre la France, le monde et Robert Owen, sur la nécessité d'un changement total dans nos systèmes d'éducation et de gouvernement*. Paris: Chaix, 1848.

dans le malheur des temps, ne débouchent-elles pas sur les horreurs d'un 20^{ème} siècle qui serait *passé à l'acte* en mettant sur pied, inspiré par leurs vains *blueprints* et leurs fallacieuses «lois de l'histoire», des *idéocraties* sanguinaires?²⁹

De la Révolution de 1917, n'est pas sorti un régime qui formât un «stade supérieur» aux démocraties bourgeoises et aux économies de marché, ni même une alternative rationnelle, mais, formule Martin Malia, une «idéocratie», un régime (au décri de la représentation marxiste de la base et la superstructure) fondé sur un programme irréaliste, sur une «utopie» (en ce sens négatif, chimérique du mot) articulée à une forme de croyance «gnostique» maquillée en un savoir prétendu «scientifique», système voué à réaliser un projet intrinsèquement inviable : «Of all the reasons for the collapse of communism, the most basic was that it was an intrinsically nonviable, indeed impossible project from the beginning...»³⁰. Système qui a cherché, par la terreur et dans la pénurie perpétuelle, dans la misère matérielle et morale de trois générations, à faire fonctionner une impossibilité pratique jusqu'à la ruine inclusivement. Autrement dit, la responsabilité alléguée de l'«idée» serait inséparable du caractère irréaliste, chimérique et livresque d'une bonne part de la modernité issue des Lumières.

Formulation plus moralement paradoxale encore: *Délivrez-nous du mal*

Le paradoxe accablant de la modernité tout entière reviendrait à trouver la source première du malheur du 20^e siècle, non seulement dans des idées censées rationnelles, bienveillantes et émancipatrices, mais dans le *projet même de délivrer le monde du Mal*. Car c'est à ceci, à cette «volonté» que tout remonte et qui, au début du 19^e siècle, était une «idée neuve en Europe». Le socialisme s'est défini d'emblée vers 1830 comme le Remède enfin découvert qui allait délivrer définitivement et d'un seul coup les hommes du mal social:

Q — Qu'entendez-vous par socialisme?

R. — La doctrine (...) qui veut, par la mise en pratique de la loi humanitaire, faire disparaître de la société les maux qui la déchirent.³¹

Une «religion de la Révolution» est née, dans l'après-coup de 1789, non comme une volonté de réformer ou d'alléger certains maux sociaux mais, formule l'historien israélien Jacob L. Talmon, comme une «insurrection contre le Mal lui-même», une insurrection qui ne devait s'achever que lorsque le mal aurait été éradiqué, la régénération accomplie, la justice immuable établie sur terre. Cela semble de fait l'élément psychagogique fondamental qui a nourri en longue durée la pensée militante et qui, pour les esprits conservateurs, a alimenté impitoyablement ses perversions: la volonté de se délivrer intégralement et rapidement du mal social.³² Le militant dès 1830 se dresse, en une pose morale impavide, devant une société qui est entièrement à détruire, qui est à raser avec tous les maux qu'elle porte en elle. Un socialiste des temps de Louis-Philippe est quelqu'un qui «entrevoit» un avenir lumineux imbu de la certitude que «le mal est condamné à disparaître

²⁹ Ainsi serait-on allé du «siècle-charnière», le 19^e, qui les a conçues, au siècle-charniers qui les a testées. C'est une formule amèrement spirituelle de Philippe Muray.

³⁰ In : Edwards, Lee, dir. *The Collapse of Communism*. Stanford CA: Hoover Institution Press, 2000.

³¹ Greppo. *Catéchisme social, ou exposé succinct de la doctrine de la solidarité*. Paris: Propagande démocratique et socialiste, 1848, 5.

³² C'est qu'en effet, et ceci caractérise la pensée moderne, le mal non-social, le mal «naturel», n'est plus perçu comme un véritable mal désormais dans le sens qu'il *n'indigne* plus et n'occupe plus les esprits. Tout a changé depuis Voltaire : le tremblement de terre de Lisbonne ne donne plus à méditer, mais l'exploitation et le paupérisme indignent. Non seulement le mal est-il social, mais il n'est finalement *de mal que social*. La propriété, la famille, la cité, écrit expressément Pierre Leroux, «en dehors des maux qui nous arrivent par ces trois sources, il n'y a pas de mal pour nous; car il n'y a pas de mal réellement humain hors de ces trois sources».

un jour complètement du monde».³³ Le mal ne vient pas de la nature («de Dieu», écrit-on à cette époque), il vient de la société et la société pourrait être organisée tout autrement. Si scandaleux que soit le mal social, la conception qu'on en procure libère l'esprit d'un scandale plus désolant, irrémédiable: que le mal serait au cœur de l'homme et indissociable de ce monde terraqué. Le mal social est au contraire doublement mal parce qu'il existe désormais un «remède» global «découvert» par un homme de génie. Il convient, écrit le fouriériste Victor Considerant, «de connaître le mal, pour déterminer le remède», mais il convient surtout de connaître le «remède» pour démontrer que le mal est d'autant plus criminel qu'il ne tient qu'à une mauvaise organisation de la société, une organisation qui ne rend heureux que des scélérats et qu'il faut simplement abolir. Le raisonnement militant tire de l'omniprésence du mal, la conclusion que la société est mal faite, le corrélat qu'elle pourrait être entièrement refaite sur «d'autres bases» puis la nécessité morale et, tout d'un tenant, la fatalité «historique» de l'avènement du bien. Le syndicalisme-révolutionnaire de la Belle époque met à son tour ce qui est devenu un axiome rigide au cœur de sa doctrine qu'il croit «révolutionnaire»: toute réforme de la société bourgeoise est vaine, tout esprit de réforme est lâche, il faut faire table rase et reconstruire à zéro. «Il n'y a pas d'amélioration à espérer dans la société présente, il faut la transformer. Elle est défectueuse. Elle est à détruire. Ses bases, ses principes sont mauvais et tous les essais de replâtrage et de remaniement sont voués à l'impuissance».³⁴

Que la seule volonté de faire le bonheur des hommes et de venir d'un seul coup à bout du mal social soit la source des plus grands malheurs, que rien n'est plus redoutable et plus à fuir qu'un homme possédé par un tel mandat, c'est la thèse récurrente des esprits pessimistes, de Gustave Le Bon vers 1900 à Émile Cioran, Cioran avec sa maxime aboulitique que «tout ce que l'homme entreprend se retourne contre lui» et Gustave Le Bon dont la thèse fameuse était celle de la perpétuation dans les «foules» de croyances irrationnelles dangereuses. Il écrit: «Torquemada, Bossuet, Marat, Robespierre se considéraient comme de doux philanthropes ne rêvant que le bonheur de l'humanité».³⁵ Redoutez les gens qui veulent votre bonheur, ils sont capables de tout!

Pendant tout le 19^{ème} siècle, le dialogue de sourds entre novateur et conservateur quant à la beauté des Idées démocratiques se scelle sur la preuve supposée de leur nocivité par les crimes de la Révolution. Ainsi, dans un dialogue saint-simonien, disputent en effet le Novateur et le Conservateur:

Le novateur: — Connaissez-vous les *Droits de l'homme et du citoyen* proclamés par les démocrates de 89?

Le conservateur: — Je connais les excès de 93 et cela me suffit.³⁶

Les publicistes libéraux et anti-socialistes du 19^e siècle ont tout de suite perçu et dénoncé, – faisant ainsi la preuve aux yeux des esprits humanitaires de leur scélératesse innée, – le paralogisme qui tire le remède du constat du mal et de l'attribution à des maux multiples d'une prétendue Cause unique facile à éliminer: il y a de la misère et de l'inégalité avec la propriété individuelle *donc* il faut la supprimer et la remplacer par son contraire; il y a des gens qui manquent de travail *donc* l'État peut et doit fournir du travail à tout le monde... La société est imparfaite, elle est donc réformable; elle est mauvaise de bout en bout, elle doit subir donc une réforme totale déduite de principes contraires à ceux qui la régissent. Si divers qu'ils soient, des catholiques aux darwiniens sociaux et aux nietzschéens, les adversaires des Grands récits progressistes partent d'une prémisse de l'*irrémédiable* pour écarter les remèdes sociaux radicaux comme chimériques, c'est à dire qu'eux aussi se fondent sur un présupposé, sur une vision pessimiste de la «nature humaine». Herbert Spencer, le

³³ Tourreil, Louis de. *Religion fusionnienne, ou doctrine de l'universalisation réalisant le vrai catholicisme*. Tours/Paris: Juliot 1879, 216.

³⁴ Lorulot [André] et Yvetot. *Le syndicalisme et la transformation sociale*. Paris: Librairie internationaliste, 1909, 11.

³⁵ G. Le Bon, *Psychologie du socialisme*. Paris: Alcan, 1898, 104.

³⁶ Terson, Jean. *Dialogues populaires sur la politique, la religion et la morale*. Paris: Prévot, 1840, 70.

sociologue libéral dénonciateur de l'«étatisme», disait: «Ce qui est imparfait, c'est l'homme. L'État ne peut l'améliorer par décret».³⁷ Les penseurs libéraux ne reprochaient pas aux socialistes de vouloir une société bonne, ou plutôt, si, ils le leur reprochaient, mais c'était en les accusant de préparer inévitablement une société pire, même si elle allait être pavée de bonnes intentions — et d'une certaine manière l'horreur que leur inspirait les projets collectivistes, anarchistes etc., les consolait de vivre dans une société pleine de misères, mais qui avait ses bons côtés (pour eux) et où tout n'était pas perdu!

Des historiens en procureurs

Je l'ai rappelé en commençant: l'histoire des idées modernes n'est que bien rarement une entreprise sereine née du seul intérêt historique. L'historien des idées politiques surtout règle des comptes – et il ne s'en cache pas – avec le présent par passé interposé, un passé qui décidément ne passe pas. L'historien qui décrit et analyse des tendances idéologiques des années 1930 – ou même de 1830 – règle en fait des comptes avec leurs lointaines mais persistantes descendantes actuelles. Dès lors, il s'érige expressément en procureur, il accuse et interpelle, il met les idéologues du passé devant leurs «responsabilités»: c'est un mot qui revient régulièrement chez l'historien israélien Zeev Sternhell soumettant en preuve au tribunal de l'histoire les écrits des «préfasistes» de 1880-1914 et des ligues fascistes des années 1930 dont les doctrines sont mises en accusation. Il invite expressément les lecteurs présents et tout spécialement ses adversaires qui refusent de reconnaître l'ampleur de «l'imprégnation fasciste» dans la France d'avant 1940 à un «examen de conscience» auquel ils se refusent. Mu par de fortes convictions, Sternhell analysant l'imprégnation fasciste étendue d'une France des années trente qui prépare la honte et le déshonneur de 1940 ne remue ce passé que parce qu'il lui paraît, en dépit des dénégations de ses adversaires, qu'en subsistent les séquelles et des cendres encore chaudes qui pourraient se raviver.

D'autres historiens des idées, au premier chef les fameux et érudits adversaires de l'«historicisme» des temps de la Guerre froide – Karl Popper, I. Berlin, J. Talmon, Karl Löwith, Eric Voegelin... – dont les travaux restent, toute critique due, de grands modèles heuristiques, avaient compris leur tâche comme un combat, académique certes mais combat souvent brutal et susceptible de leur faire d'irréconciliables ennemis, contre des idées «totalitaires» menaçantes dont l'*historicisation* était susceptible à leurs yeux de saper l'autorité et les prétentions. Pour Isaiah Berlin par exemple, Lénine et Staline étaient les héritiers directs de Rousseau – télescopage historique dont le blâme Sternhell dans son récent *Anti-Lumières*. Sternhell parle, dans ce contexte de la Guerre froide, de «campagne contre le communisme par Lumières françaises interposées».³⁸

Non moins convaincu de poursuivre à la fois un travail intellectuel rigoureux *et* une tâche civique d'hygiène intellectuelle, de dénonciation de certaines «impostures» qui tiennent le haut du pavé, tâche où il y a des coups à prendre, un Pierre-André Taguieff, face à la fois à l'«illusion populiste»³⁹ et à une perversion à son sentiment de la gauche française en des anti-racismes et anti-fascismes qu'il veut montrer instrumentalisés et fallacieux.⁴⁰

L'historien des idées modernes n'est pas quelqu'un installé dans une proverbiale «tour d'ivoire», un clerc au-dessus de la mêlée – d'où le caractère hybride d'entreprises parmi les plus appréciables, les plus perspicaces et novatrices dans le secteur, entreprises toutefois où l'effort d'objectivation érudite le dispute à la position, subjective et engagée dans un combat intellectuel difficile qui est celle du pamphlétaire, – position de discours que j'ai décrite comme celle de la vérité solitaire et courageuse face à l'imposture triomphante.

³⁷ Cité par: Boilley, Paul. *Les trois socialismes*, 52.

³⁸ *Les anti-Lumières*. Paris: Fayard, 2006, 495.

³⁹ *L'illusion populiste. Essai sur les démagogies de l'âge démocratique*. Berg, 2002. Réd. Flammarion, 2007.

⁴⁰ Voir par ex. *Les contre-réactionnaires. Le progressisme entre illusion et imposture*. Paris: Denoël, 2007.

Une démarche à écarter comme absurde et de mauvaise méthode

Je crois en fin de compte qu'il faut résolument rejeter la tendance, irrésistible chez certains historiens et non des moindres, à discuter des penseurs et des idées de jadis en termes de *complicité avant le fait*. Il faut contrer la tendance complémentaire à muer les enchaînements tortueux des généalogies intellectuelles en un déterminisme de «pente fatale» aperçue *à posteriori*, et la propension à réprimander des imprudences et des complicités *by hindsight*, c'est à dire qui ne paraissent telles que rétrospectivement.⁴¹ Dès lors à passer subrepticement de la description d'une généalogie historique d'émergence et d'agrégation d'idées éparses en un «système» – et à la catastrophe que celui-ci a engendrée – à un jugement politico-moral *rétrodictif* articulé à divers paralogisme *ex post facto*. C'est à dire en somme à combiner, en des énoncés constamment équivoques et «sournois», anachronisme, finalisme et moralisme. Tout se ramène au grand *caveat* de méthode : il revient à rappeler à l'historien des idées que les entités dont il fait la synthèse se construisent et déconstruisent dans la durée, par étapes imprévisibles, en fonction de changements non moins imprévus dans le monde réel, avec des seuils qualitatifs, des «métamorphoses» ou «mutations» à repérer et en engendrant souvent des variantes polarisées qui deviendront antagonistes, — pour tout dire qu'elles ne sont pas des entéléchies qui posséderaient *ab ovo* le potentiel de leur déploiement. Les démarches qui vont à l'encontre de ce principe sont à la fois moralement «pharisaïques», arrogantes et méthodologiquement fallacieuses car nécessairement anachroniques. Il semblerait que pour beaucoup de bons esprits l'analyse des idées et de leur rôle dans l'histoire débouche sur une téléologie (qu'il leur est évidemment impossible d'assumer théoriquement), sur l'idée que les idées doivent attendre leur «application» ou l'application par ceux qui se sont réclamé d'elles pour être jugées.

Jean-Jacques Rousseau a été spécialement la cible de ce *procès d'intention* depuis un demi-siècle, – l'étude de cette mise en accusation répétée, qui est venue du monde anglo-saxon, mériterait d'être entreprise. Jean-Jacques, a-t-on répété de diverses parts, «should be given special responsibility for the emergence of totalitarianism».⁴² Je pense surtout à l'œuvre de Jacob L. Talmon dont le premier livre, *The Origins of Totalitarian Democracy*,⁴³ parlait de Jean-Jacques Rousseau pour en venir à Babeuf et aux Égaux et déboucher sur les Totalitarismes du 20^e siècle et leurs horreurs. Talmon prétendait montrer dans les idées, les concepts et les enchaînements de raisonnements de l'auteur du *Contrat social* la matrice originelle de toutes les idéologies ultérieures qu'il regroupe sous le chef de «démocratie totalitaire».⁴⁴ Il y a un sophisme inhérent à cet enchaînement allégué. François Furet au contraire exonère Jean-Jacques et nuance: «Rousseau n'est en rien responsable de la Révolution française, mais il est vrai qu'il a construit sans le savoir les matériaux culturels de la conscience et de la pratique révolutionnaires».⁴⁵

Il me semble que, si «humaine trop humaine» que soit cette attitude de procureur-historien, indigné par les crimes commis au nom de certaines Idées, elle relève du mélange des genres et elle est indéfendable sur le terrain historiographique. L'historien doit résister à la tentation de se muer en procureur et ce, particulièrement dans la conjoncture «mentalitaire» d'aujourd'hui en Occident qui invite de toutes parts, au

⁴¹ Et les contiguités et voisinages en complicités.

⁴² John W. Chapman, *Rousseau totalitarian or liberal?* New York: Columbia UP, 1956, vii.

⁴³ London: Secker & Warburg, 1952. ↻ 1970.

⁴⁴ Dans *Political Messianism: The Romantic Phase* Talmon envisage, en partant de Saint-Simon, les socialismes *dits* utopiques. Les systèmes sociaux qui pullulent entre 1815 et 1848 sont présentés comme l'étape d'une évolution d'idées radicales dont sortira la Révolution bolchevik. L'attente d'une régénération universelle, la conviction que l'histoire humaine répond à un plan et a un but ultime, le sentiment d'imminence apocalyptique engendré par l'expérience de la Révolution française non moins que par les bouleversements de la révolution industrielle, tout ceci contribue à former pour Talmon «une foi messianique établie sur le roc de la bonté naturelle de l'homme».

⁴⁵ Fr. Furet, *Penser la révolution*, 51.

nom d'une démocratie désenchantée, à une judiciarisation de l'histoire moderne.⁴⁶ Il doit y résister parce que l'histoire est incertaine, que les enchaînements d'idées et d'actions, de «passages à l'acte» sont tortueux et obscurs et que les penseurs-acteurs n'ont simplement jamais les moyens de soupçonner la suite des conséquences de leurs pensées.⁴⁷

La tendance à muer l'histoire des idées en réquisitoire implique à mon sens une arrogance qui relève du «présentisme». Les théories médicales et psychiatriques du 19^e siècle sur les femmes, sur l'hystérie, sur les pédérastes, en dépit de leur aplomb positiviste et de leur appareillage expérimental, étaient malveillantes et absurdes, pénétrées de mythes et de fantasmes, soit – *mais* mes convictions féministes et égalitaires d'aujourd'hui qui m'autorisent à qualifier les savants à pince-nez du passé de «machistes» et d'«homophobes» seraient, elles, intégralement rationnelles et irréversiblement acquises! Voire! Le présent et ses idées, particulièrement ses idées reçues, ne saurait être le Tribunal du monde. L'historien n'est pas un Arbitre ni un *Time Traveler* qui descendrait sur un nuage pour dire aux hommes du passé que tel discours était fondé et sagace et tel autre pas; et que telle idée avec ses apparences de bonne foi et de bonne volonté, était répréhensible, dangereuse, téméraire! Or, de plus en plus souvent, en un rituel d'exorcisme pseudo-judiciaire, la doxa contemporaine convoque le passé devant le tribunal du Présent d'où sortent condamnés et couverts d'opprobre, Platon esclavagiste et bien peu démocrate, Jefferson sexiste et derechef esclavagiste, Freud censé homophobe et rien moins que féministe etc. Il n'y a guère de doute que tous les «crimes» des grands morts contre le présent et ses vagues valeurs y passeront.

Une autre attitude, passablement mégalomane celle-ci, est celle de l'historien qui, après avoir dûment montré l'historicité contingente, les variations historiques des notions de «liberté», de «démocratie» etc., arrive avec sa propre définition – censée, elle, intemporelle et neutre. Historiciser, c'est écarter l'idée que nous puissions, nous, sortir du cours de l'histoire pour produire une définition neutre et «transcendantale» d'un concept. C'est ce que Quentin Skinner objectait à la théorie politique d'Isaiah Berlin: élaborer, comme prétend faire celui-ci, une définition neutre de la Liberté est une «illusion».

Jean-François Sirinelli écrit en terminant son *Sartre et Aron*,⁴⁸ biographie comparée des deux intellectuels dans le siècle, soucieux de se dissocier des ennemis posthumes d'un Jean-Paul Sartre «qui s'est toujours trompé»: «Il n'est donc pas besoin ici de placer l'analyse finale sur le registre de la culpabilité car (...) l'historien n'instruit pas un dossier à charge ou à décharge». Nul besoin pour étudier sa pensée, ses prises de position politiques et mesurer son immense influence de « brûler Sartre pour exorciser un passé désormais honni ». ⁴⁹ Jacques Julliard de son côté invite l'historien, à l'instar d'Enzo Traverso, à ne pas céder à ce qui relève selon lui aussi de l'«esprit du temps» en ce début de 21^e siècle, «époque dont la tendance est de s'instituer en un tribunal permanent d'elle-même, mais aussi de toutes celles qui l'ont précédée.»⁵⁰ Le passé est de plus en plus requis de faire des excuses au présent, il faut donc trouver quelqu'un qui veuille bien exprimer devant les médias la «repentance» posthume en face d'un passé criminel: la France républicaine de l'an 2000 s'est battu la poitrine au nom des crimes de Vichy. L'historien, souligne encore Carlo Ginzburg ne doit pas s'ériger en juge, il ne peut pas se laisser aller à émettre des sentences. Sa vérité, résultat de sa recherche, n'a pas un caractère normatif: elle reste partielle et provisoire, jamais définitive. L'historiographie n'est jamais figée car à chaque époque, notre regard sur le passé – interrogé à partir de questionnements nouveaux, sondé à l'aide

⁴⁶ Enzo Traverso souligne à bon droit ce point dans son dernier livre, *L'histoire comme champ de bataille. Interpréter les violences du 20^e siècle*. Paris: La Découverte, 2011.

⁴⁷ Voir *Le passé mode d'emploi*, 74-.

⁴⁸ *Deux intellectuels dans le siècle, Sartre et Aron*. Fayard, 1995.

⁴⁹ 375-6.

⁵⁰ Dans le N^o «Histoire des mentalités» de 1900, 18: 2000. 5.

de catégories d'analyse différentes – se modifie.⁵¹ L'historien peut induire chez son lecteur un jugement moral mais ceci, en laissant «parler les faits» qu'il aura seulement cherché à rigoureusement établir. Telle est sa tâche. Le réquisitoire en forme ni le plaidoyer, ni le prononcé du verdict ne sont son affaire ni son rôle.

Peut-être n'est-ce pas tellement l'historien drapé dans la robe du procureur ou du juge prononçant verdict qui agace et indispose que la tendance – inhérente à quiconque accuse ou défend – de ne retenir que ce qui plaide pour sa cause et de «mentir pour la bonne cause» de droite ou de gauche, ne serait-ce que mentir par omission ou sous-estimation de données qui affaibliraient son plaidoyer ou son réquisitoire.

Deux sophistiques complémentaires se rencontrent somme toute qui débouche sur une histoire conçue comme réquisitoire:

1. La sophistique du soupçon reporté à l'origine

Dans son *The Origins of Totalitarian Democracy*, 1952, livre qui a été de profonde influence sur les historiens des idées de langue anglaise du temps de la Guerre froide, Jacob L. Talmon remonte de Staline à Rousseau, via les socialistes romantiques, opération d'enchaînement rétrospectif odieuse pour les progressistes – comme pour les rousseauïstes. Pour Talmon, il y a déjà les ingrédients essentiels du bolchevisme et du stalinisme dans la doctrine d'un Saint-Simon⁵² qu'il a dans le collimateur, non moins que chez Rousseau.⁵³ Les historiens de l'école de Talmon qui font remonter le «totalitarisme» à certaines idées de Rousseau, à certains projets étatistes et autoritaires de Saint-Simon, et à l'«idolisation» romantique de l'Histoire, au «messianisme révolutionnaire», ne disent bien entendu jamais, en une polémique sommaire, Rousseau=Goulag, mais l'idéaltype transhistorique de «totalitarisme» prétend retracer de proche en proche une origine et il transfère le soupçon à l'origine.⁵⁴ La topique de l'enchaînement sert en effet à construire un concept dans l'histoire, c'est à dire toujours jusqu'à un certain point à déshistoriciser. Les historiens doivent se refuser à ces réquisitoires résultant d'enchaînements à grandes enjambées qui imputent moralement de complicité avant le fait des pensées originées de plusieurs générations en amont. Philippe Lacoue-Labarthe et Jean-Luc Nancy le disent aussi bien et mieux que je pourrais le dire:

Le nazisme n'est pas plus dans Kant, dans Fichte, dans Hölderlin, ou dans Nietzsche (tous penseurs sollicités par le nazisme) – il n'est même, à la limite, pas plus dans le musicien Wagner – que le Goulag n'est dans Hegel ou dans Marx; ou la Terreur tout uniment dans Rousseau.⁵⁵

Le régime de Mussolini et celui de Hitler ne sont pas dans Maurice Barrès, chanteur de la Terre et des morts. Si on peut s'amuser (?) un instant à un raisonnement par fiction, il n'y a aucun doute que le nazisme aurait fait horreur à cet «esprit délicat» ... et éminemment germanophobe – ici n'est pas la question et ceci devrait être évident. Sans doute ce constat n'interdit-il pas du tout à l'historien des idées de remonter de proche en proche à des origines et de suivre des enchaînements d'influences, des réinscriptions et des appropriations – c'est ce qu'on attend de lui – s'il ne s'agit ni de porter pour solde de compte un jugement moral rétroactif, ni surtout d'insinuer en un platonisme plus que sommaire que l'aboutissement «final» était dans l'œuf, dans l'Idée, le nazisme chez Fichte et le goulag chez Marx. La fatale déperdition-altération en cours de route, telle est la sorte d'objection que l'on peut opposer à toute généalogie d'idées procédant à grandes enjambées et

⁵¹ Traverso, *Le passé, modes d'emploi*, 77.

⁵² Sur Saint-Simon père du totalitarisme, il y a aussi à signaler : Iggers, Georg. *The Cult of Authority. The Political Philosophy of the Saint-Simonians. A Chapter in the Intellectual History of Totalitarianism*. The Hague: Nijhoff, 1958.

⁵³ Voir l'éloge de Talmon, toutefois, par Marcel Gauchet, *La condition historique. Entretiens avec Fr. Azouvi et Sylvain Piron*. Paris: Stock, 2003, 336-7.

⁵⁴ Exemple de cette démarche : Marejko, Ian. *Jean-Jacques Rousseau et la dérive totalitaire*. Lausanne: L'âge d'homme, 1984.

⁵⁵ Philippe Lacoue-Labarthe et Jean-Luc Nancy. *Le mythe nazi*. La-Tour-d'Aigues: L'Aube, 2005, 28.

faisant remonter de proche en proche le soupçon à l'origine – qu'elle prétende aller de Herder et Nietzsche à *Mein Kampf*, ou de Saint-Simon, Hegel et Marx à *Matérialisme dialectique et matérialisme historique* de Joseph Staline en passant par l'indigent corpus du «marxisme-léninisme», issu lui-même du rabâchage doctrinaire et pinailleur de Vladimir Ilitch. C'est une règle sceptique qu'énonce Régis Debray : *toute transmission est trahison*, toute pensée qui débouche sur la sphère publique, qui est absorbée dans les luttes politiques, qui «s'empare» des masses devient rapidement un contresens généralisé. *C'est comme ça* et il est vain de vouloir venger la pensée «trahie» (on connaît les vains «retours à ~» Marx, retour à Freud, et il s'en moque), il n'y a pas lieu de se lamenter devant l'inévitable. Platon, platonisme et néo-platonismes; Rousseau, rousseauïsme et jacobinisme; Marx, marxismes de tous genres: ce sont des histoires de malentendus, de déperditions, de contresens, de «téléphones cassés», de sorte que les idées, certes, «jouent un rôle dans l'histoire» comme on le répète, mais les idées qui y «jouent un rôle» ne sont jamais l'idée de départ. Avatars? Déperdition plus précisément, – tout commence en mystique et finit en politique, tout commence en pensée subtile et finit en simplismes et en slogans.

À quoi s'ajoute pour accroître la confusion un fameux paradoxe venu justement de Karl Marx: les hommes qui font l'histoire ne savent pas l'histoire qu'ils font et cependant l'idée qu'ils se font de ce qu'il faut faire et de ce qu'ils sont en train de faire, leurs buts, leurs mythes et leurs chimères ont des conséquences décisives sur l'histoire «réelle».

2. Sophistique de la pente fatale, *Slippery Slope*

Dans mon essai *L'immunité de la France envers le fascisme: un demi-siècle de polémiques historiennes*, j'expose les arguments des historiens français contre les thèses sur l'origine française du fascisme de Zeev Sternhell : Sternhell en remontant aux années 1880 semble penser en termes de «pente fatale» : la critique des mœurs démocratiques pouvait être partiellement justifiée, supposons-le, mais, de proche en proche, la «révolte» de ces penseurs dissemblables était «dirigée contre l'ensemble des valeurs léguées par les Lumières et la Révolution française». ⁵⁶ Il en résulte que «tous les penseurs qui ont soumis à un examen critique la "religion du progrès" ou l'universalisme abstrait», ⁵⁷ constate en protestant Pierre- André Taguieff, sont jetés sans ménagement par l'Israélien dans le gouffre préfasciste. Je prends le risque d'explicitier ici ce qui agace fondamentalement les critiques de Sternhell: ils décèlent au fond une tendance aux *paralogismes stalinien*s, jugements par amalgame, par anachronismes rétrospectifs et par «culpabilités objectives». C'est installer un tribunal de la pensée, reproche Taguieff, tribunal destiné à juger rétrospectivement les penseurs du passé. Flagrant péché d'anachronisme. ⁵⁸ Pierre- André Taguieff ajoute que dans son dernier livre, *Les Anti-Lumières*, «Sternhell donne une illustration caricaturale d'une histoire polémique des idées politiques soumises sans nuance au regard du juge idéologique suprême qu'est l'historien militant. l'histoire de la pensée politique est ainsi réduite à un jeu de massacre.» À cet égard, c'est toute l'entreprise sternhellienne qui est parfois déclarée intenable dans son concept central: «Téléologique, la notion de *préfascisme* est, en elle-même absurde», tranche Pascal Ory. ⁵⁹ La notion implique que les idées antilibérales et nationalistes de 1880 *ne pouvaient que* conduire au fascisme de 1930. Sinon, elles ne sont étiquetables «préfascistes» que par un paralogisme anachronique.

Un historien des idées qui recule devant l'historicisation (et la relativisation dès lors) des valeurs censées intangibles de son temps et de son milieu, qui croirait à quelque chose comme une vérité enfin atteinte dans les savoirs sur l'homme et la société, à une *normalité* contemporaine, qui penserait que, comme par hasard, le monde a adhéré enfin aux vraies valeurs et décisivement progressé en vérité et en raison à son époque, ce qui lui permettrait de juger avec un recul condescendant des erreurs, des chimères et des mythes du passé à

⁵⁶ *Droite révolutionnaire*, 23.

⁵⁷ Taguieff, Pierre-André. *Les contre-révolutionnaires. Le progressisme entre illusion et imposture*. Paris: Denoël, 2007, 322.

⁵⁸ *Les contre-révolutionnaires*, *ibid.*

⁵⁹ *Du fascisme*. Paris: Perrin, 2003, 48

l'aune d'un savoir mieux étayé, un tel historien devrait changer de métier. Seul un pyrrhonisme bien considéré et un certain respect, du moins une observation sans arrogance de l'«erreur humaine» de jadis sied. Scepticisme n'est pas nihilisme, il n'aboutit pas à conclure que toutes les idées se valent, que toutes font leur temps avant de se dévaluer, que toutes mystifient et conduisent à des catastrophes. Mais il faut faire de l'histoire des idées sans être *au service* de l'exaltation, ou approbation et légitimation de l'idée étudiée ni, si on n'aime décidément pas cette idéologie étudiée, au non moins vain service de sa diabolisation et de la démonstration *ex post facto* de ses «dangers».

L'attitude sceptique ne se ramène pas à un doute aboulique ni à un relativisme fatigué et revenu de tout: elle confère à l'historien des idées un rôle civique honorable et «salutaire»: celui d'inciter ses contemporains à regarder le cours du monde d'un regard sobre, «mit nüchternen Augen»,⁶⁰ à ne pas céder aux illusions et aux chimères des grands systèmes tout en résistant à la doxa du moment, à ce que les Français nomment la «pensée unique», à s'efforcer de «penser par soi-même» lors même que son travail d'historien montre combien un tel effort est problématique et jamais acquis.



⁶⁰ Alles Ständische und Stehende verdampft, alles Heilige wird entweiht, und die Menschen sind endlich gezwungen ihre Lebensstellung, ihre gegenseitigen Beziehungen mit nüchternen Augen anzusehen. *Manifest der komm. Partei*, 1848